

La Revue

hebdomadaire

TREIZIÈME ANNÉE

Rédacteur en chef : RENÉ MOULIN

26 NOVEMBRE 1904

SOMMAIRE

I. — A nos lecteurs.....	385
II. — Le Code civil, par Philippe RÉGNIER.....	388
III. — La Cousine de ma cousine, par Arthur DOURLIAC.....	408
IV. — Le Budget des Beaux-Arts et l'école de Rome (suite et fin), par Jean CARRÈRE.....	415
V. — Sur la Route des chimères, par Charles du Bous- QUET.....	428
VI. — Les Premiers Souliers, par Louis SONOLET.....	443
VII. — Intendants et Riz-pain-sel (suite et fin), par le commandant DE SÉRIGNAN.....	450
VIII. — Poésies, par Jean DE VILLEURS.....	465
IX. — Chronique musicale, par Jean CHANTAVOINE.....	467
X. — Les Miettes de la vie, par BIXIOU.....	476
XI. — Les Livres, par Jules BERTAUT.....	479
XII. — L'Histoire au jour le jour.....	486
XIII. — Roman : Chemin de traverse (suite et fin), par Max REBOUL.....	389
XIV. — Nouvelle : Le Trébuchet (suite et fin), par Émile MARCHAIS.....	499

La Vie parisienne : JEAN DE CLÈRES. — Chronique financière :
LA BOYE.

LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière (6^e) — PARIS

LA COUSINE DE MA COUSINE

ZOÉ-VICTOIRE TALON
COMTESSE DU CAYLA
NÉE LE 2 AOUT 1785
MORTE LE 19 MARS 1852

Sous une simple dalle, entourée d'une grille rouillée, dans le petit cimetière de Saint-Ouen, au milieu de cultivateurs, vignerons, ouvriers, paysans, repose, seule et oubliée, la fille de très haut et très puissant seigneur Antoine-Omer Talon, marquis de Bouillay-Thierry, vicomte de Nogent-le-Roi, seigneur de Fouville et autres lieux, conseiller du roi en son Parlement, et de haute et puissante dame Jeanne-Agnès-Gabrielle de Festre, son épouse, ainsi qu'il appert de son acte de naissance ; — l'élève de Mme de Campan — la compagne de la reine Hortense, qui devait être reine, elle aussi... de la main gauche, après avoir épousé « Achille-Pierre-Antoine de Baschi, comte du Cayla », avec lequel elle fit, au reste, très mauvais ménage et contre lequel elle invoqua la protection de Louis XVIII, origine de leurs relations.

Favorite, *in partibus*, d'un monarque vieux et podagre, qui, plus jeune, n'était pas beaucoup plus dangereux, son rôle, pour être la plus belle sinécure de France et de Navarre, n'en était pas moins fort important : elle faisait et défaisait les ministres, réconciliait l'ex-comte de Provence avec le futur Charles X,

et le 2 mai 1823, lors de l'inauguration du château de Saint-Ouen, rebâti pour elle, et don royal de celui qui y avait signé la Charte, quatre cents personnes se pressaient dans ses salons, depuis le corps diplomatique jusqu'aux pairs de France, également à ses pieds !...

Aujourd'hui, elle n'a plus une fleur sur sa tombe !

Au lendemain de sa mort, il en eût déjà été ainsi, sans la piété de quelques anciens serviteurs : régisseur, femme de chambre, qui y déposaient parfois une couronne ; puis leurs rangs s'éclaircissent, les uns étaient décédés, les autres partis, et la pierre tumulaire abandonnée n'eût même pas reçu une visite à la fête des Trépassés sans un pauvre petit bouquet, dont la provenance m'intriguait fort.

Qui donc se souvenait quand tous avaient oublié ?

Un jour, le hasard me mit nez à nez avec lui, ou plutôt avec *elle*, et je m'écriais d'étonnement :

— C'est ma vieille cousine Rose !

* * *

Cousine Rose était veuve du cousin Vincent, ce qui lui valait la parenté de tout le village, car pour son compte elle n'avait pas de famille, son mari, volontaire de 92, l'ayant épousée au cours de ses campagnes et l'ayant ramenée de Lorraine en déposant la giberne.

Elle était alors toute jeune, presque une enfant et si timide, si craintive, si effarouchée que, parmi les villageois, on eût dit un pauvre petit oiseau des îles tombé d'une volière dorée au milieu d'une basse-cour et aspirant à ses barreaux.

Elle était extrêmement délicate, et ses mains fluettes auraient eu peine à soulever la bêche et le hoyau ; aussi l'on ne se faisait point faute de blâmer cousin Vincent d'avoir pris femme si chétive, au lieu

d'une solide travailleuse, nécessaire aux ouvriers des champs ; mais fort taciturne de son naturel il laissait dire, tout en fumant sa bouffarde, et ne donnait jamais d'autre raison de son choix qu'un : « Ça m'a plu ! » net et tranchant qui arrêtait bavards et curieux.

La chose n'était pas bien étonnante, car si elle eût été mieux incorporée, cousine Rose eût pu passer pour un beau brin de fille avec ses grands yeux de pervenche, sa peau fine et ses longs doigts fuselés. Lui était beaucoup moins séduisant avec son cuir tanné, sa moustache rébarbative, ses manières frustes et son langage à l'avenant. C'était pourtant un bon ménage. Il ne la rudoyait jamais, adoucissait le ton pour lui parler, et lui témoignait autant d'égards que le comportait sa nature. Elle, de son côté, lui montrait une amitié déferente, nuancée d'une sorte de gratitude et, lorsqu'il rentrait des champs, sa bêche sur l'épaule, le pas alourdi et l'échine courbée, il trouvait toujours ménagère empressée et soupe bien chaude pour lui réchauffer le cœur et l'estomac.

Je sus tout cela par tradition vague, car à l'époque de mes premiers poils follets cousine Rose, qui avançait d'une vingtaine d'années sur le siècle, était déjà octogénaire et veuve.

Ses couleurs avaient pâli, ses lèvres s'étaient fripées, ses joues ridées, ses yeux clairs brouillés, ses idées plus encore, disait-on ; déjà peu parlante dans sa jeunesse, elle était devenue à peu près silencieuse, à l'encontre de bien des vieilles au caquetage étourdissant, dont la langue s'allonge dans la bouche édentée. Elle vivait seule, dans une antique maison de la rue du Landit, dont elle était copropriétaire du chef du défunt par un de ces dispositifs bizarres et compliqués où excellent les cerveaux rudimentaires.

Son logis, vaste pièce dallée, avec une alcôve, était pauvre, mais décent, d'une propreté méticuleuse ; et,

dans son fichu croisé, sa marmotte à carreaux noirs et blancs, elle avait encore mine avenante... du moins, à mon avis, et j'allais volontiers lui faire visite.

Était-ce seulement pour elle ? ou pour la bouteille de fine liqueur qu'elle tirait de l'armoire, à mon intention ? Elle excellait surtout dans la préparation d'un certain cassis blanc d'un moelleux, d'un velouté extraordinaires, et, lorsqu'elle en avait pris un dé à coudre pour trinquer, un peu de flamme rosait ses pommettes, son regard brillait, elle devenait presque loquace.

C'était le moment de l'interroger sur ses souvenirs : Napoléon, l'entrée des Alliés, la Restauration. Je dois dire que nous différions sensiblement d'opinion ; elle ne partageait ni mon enthousiasme pour la grande Révolution et le grand homme, ni mon indignation contre les hulans et cosaques : elle trouvait Alexandre très beau ! Louis XVIII pas si mal ! et, un jour même, elle me décrivit avec complaisance le roi de Prusse comme un prince très gracieux auquel des jeunes filles en blanc allaient jeter des fleurs.

— Votre montre retarde, cousine Rose, car c'est l'histoire des vierges de Verdun.

Elle tressaillit, comme réveillée en sursaut, et dit simplement :

— Tu as raison... je m'embrouille !

Quand, pour étaler mes juvéniles convictions et la taquiner un brin, je déblatérerais contre les émigrés qui avaient attiré l'étranger en France :

— Tu n'as peut-être pas tort, mon petit, murmurait-elle songeuse ; mais quand la maison brûle, on perd un peu la tête et l'on ne s'inquiète pas d'où viennent les pompiers.

Logique bien subversive chez la veuve d'un volontaire de 92 !

Cousine Rose m'étonnait souvent par ses paroles,

plus encore par son silence. A certains noms illustres, prononcés devant elle ou lus dans quelque gazette, qui devaient certainement frapper son oreille pour la première fois, un éclair singulier traversait parfois sa prunelle et elle serrait les lèvres en faisant voler ses aiguilles à tricoter plus fébrilement qu'à l'ordinaire... Que se passait-il sous sa marmotte ?

Notre rencontre devant le tombeau de l'ancienne favorite me donna la clef du mystère.

— Que faites-vous donc là, cousine Rose ?

— Tu vois, mon petit, j'apporte des fleurs, répondit-elle avec embarras...

— A Mme du Cayla ! Vous avez donc été à son service ?

— Au service de Zoé !

Elle eut un petit rire chevrotant, et comme stupéfait de cette appellation familière je demandais hébété :

— Vous la connaissiez donc ?

Elle me répondit brusquement :

— C'était ma parente... et j'étais sa marraine...



Une heure après, assis dans l'âtre de la vieille cheminée, dont cousine Rose remuait les tisons éteints en évoquant le lointain passé, j'écoutais, sous le sceau du secret, la romanesque histoire de la veuve du volontaire de 92.

Elle appartenait à une noble famille de Verdun, alliée aux « Grands Chevaux (1) » de Lorraine, et elle avait été élevée à l'abbaye de Fontevault (tout comme Mesdames, filles de Louis XV) avec sa cousine Gabrielle de Bestre qui, un peu plus âgée, en était sortie avant la Révolution pour épouser le conseiller au Parlement.

(1) On appelait ainsi les premiers de cette province.

Toute jeune fille, elle avait tenu sur les fonts la petite Zoé avec un joli marquis de son âge, qu'on lui destinait pour époux et qui avait été guillotiné sous Robespierre, sans qu'il l'eût jamais revue. A ce baptême, elle avait rencontré M. de La Fayette, retour d'Amérique; M. de Mirabeau, échappé de Vincennes; M. de Malesherbes, le défenseur du roi; Mme de Polignac, l'amie de la reine, et tant d'autres personnages illustres titrés, poudrés, musqués, dont les noms se pressaient sur les lèvres si longtemps closes de la vieille paysanne et détonnaient singulièrement avec l'humble logis où leurs ombres falottes étaient ainsi évoquées.

Elle parlait comme dans un rêve, se complaisant à ce souvenir, le seul brillant et lumineux de sa vie...

Après? Après, elle était retournée à son couvent; puis les événements s'étaient précipités : 89! 93! étaient arrivés à pas de géant... la guerre civile, la guerre étrangère, l'invasion, la Terreur!

Elle était parmi les vierges de Verdun qui avaient offert des fleurs aux vainqueurs. Condamnée à mort pour ce fait avec ses compagnes, elle était déjà sur la fatale charrette où tous les siens l'avaient précédée; un soldat de Sambre-et-Meuse, qui regagnait ses foyers, en congé de convalescence, eut pitié de sa jeunesse et de sa beauté et l'épousa pour l'arracher au bourreau, le mariage d'une ci-devant et d'un sans-culotte désarmant le plus farouche proconsul.

Elle, étourdie, effrayée, à demi morte, dit *oui*, sans trop savoir ce qu'elle faisait... Que voulez-vous, elle n'avait pas seize ans!

Mais ensuite!

Que dut-elle penser? que dut-elle sentir en voyant couler sa jeunesse aux côtés de ce paysan ignorant et grossier, dont elle ravaudait les hardes, écumait le pot, partageait le labeur et la pauvreté?

Que dut-elle penser; que dut-elle sentir quand,

déjà plus jeune, elle vit revenir les Bourbons, les alliés, les émigrés. ses parents, ses amis ; quand perdue dans la foule, sous la marmotte de la villageoise, elle regarda passer en brillant équipage cette petite Zoé, sa filleule, au baptême de laquelle elle avait dansé le menuet avec Mlle de Polastron et le chevalier de Florian ?

Quels sentiments, amertume, dégoût, crainte, gratitude, humiliation, regret, se cachaient sous la résignation apparente ou la passivité voulue ?

Avait-elle souffert dans ses fiertés de race, dans ses ultimes délicatesses ? Avait-elle échangé un martyr d'une seconde pour le martyr d'une longue vie ?

A défaut de l'oubli, avait-elle trouvé l'accoutumance ? Avait-elle supporté, sans trop pénible effort, le compagnon de hasard, tragiquement jeté dans sa couche ? ou le beau geste, qui l'avait sauvée, avait-il à jamais ennobli son sauveur ?

Éternelle énigme du cœur féminin !

Et comme je lui demandais, essayant de lire dans ces yeux éteints qui, eux-mêmes, n'y voyaient peut-être plus bien clair :

— Comment, cousine Rose, vous auriez pu être marquise ! Ne l'avez-vous jamais regretté ?

Un sourire mélancolique glissa au coin de la lèvre fanée et elle dit très douce :

— Vincent m'a rendue heureuse !... Qui sait ?

ARTHUR DOURLIAC.